

LES POINTS D'INTERROGATION

Camille O.

A peine né, il se posait déjà des questions. Cette douleur, ces maux ! Des sons atroces lui vrillaient les tympans. De sa gorge jaillissait un râle humide tandis que le premier souffle explosait en lui avec une violence inouïe. Des tâches claires lui brûlaient les yeux et sa peau mouillée était brutalement exposée au froid.

Frénétiquement, il brassait l'air, s'agitant avec désespoir, panique, gelé par le contact de l'air mordant sur son corps rougi. Il avait peur, et n'y voyait rien sinon de grandes ombres obscures penchées sur lui ; il avait peur alors qu'on l'attrapait par le dos, qu'on le retournait en l'air avec une force incroyable, sans qu'il comprenne pourquoi. Tout allait trop vite : il avait perdu nourriture, chaleur, protection, son monde s'était évanoui, hors de sa perception, hors de lui... Et lui, qu'était-il ?

« Tu es Arthur. »

C'était donc ça ! Voilà qui il était : Arthur.

A l'école primaire, il le clamait fièrement : « Je suis Arthur. » Ce prénom était la réponse à sa question. Ce prénom était lui, et il était ce prénom. Il le prononçait comme s'il présentait aux autres un exploit faisant sa fierté, un pan entier de sa personne, mieux : lui-même.

Un jour, il vint à la rencontre d'un autre garçon :

« Je suis Arthur, et toi, t'es qui ? »

- Arthur, moi aussi ! Rigolo, non ? »

Mais ce n'était pas rigolo du tout. Arthur resta interdit quelques instants, fixant le garçon devant lui : il était grand, trapu, les cheveux très ras et le regard vide, vide comme le trou de sa baignoire. Il ne lui ressemblait pas du tout, il mentait !

Arthur se mit en colère, très fort. Il était furieux. Comment ! L'autre aussi était Arthur ! L'autre aussi était lui, ce n'était pas possible ! Il partit en courant se réfugier dans un coin de la cour et passa le restant de la journée à ruminer sa tristesse.

Alors, de retour chez lui, Arthur se dirigea directement vers son grand-père, cette figure sage et ridée qu'il estimait tant.

« Papi, je suis qui ? »

Le grand-père eut l'air surpris et rit de bon cœur.

« Tu es Arthur, voyons ! »

- Non, c'est pas vrai.

- Ah bon ? Pourquoi ça ?

- Y'a un autre Arthur à l'école.

- Eh alors ?... Où est le problème ?

- Ce garçon n'est pas moi. Je ne suis pas lui. Pourtant il s'appelle Arthur ! Il m'a volé qui je suis. »

Son grand-père réfléchit un instant avant de parler.

« Écoute. Il y a longtemps, une créature interrogeait les Hommes sur leur nature. Je vais te poser son énigme, et la réponse sera celle à ta question : Qui marche sur quatre pattes le matin, sur deux pattes le midi, et sur trois pattes le soir venu ? »

Arthur réfléchit, mais ne trouva pas de réponse.

« C'est l'Homme, fit son grand-père. Bébé, il marche à quatre pattes – tu l'as fait aussi -, au zénith de sa vie, il se tient fièrement sur ses deux jambes – comme toi, ton père ou ta mère – et au couchant, quand il est vieux, il s'appuie, comme moi, sur une canne ! Tu es un Homme, avec un grand "H". Ça veut dire que tu es sur Terre avec d'autres comme toi... Dont certains portent le même prénom.

Tu fais partie de ce grand tout qu'est l'Humanité, à l'intérieur de laquelle tu dois tracer ton histoire singulière, dans les sentiers creusés par tes ancêtres. Suis ton propre chemin, avec les autres Hommes, à leurs côtés. C'est comme ça, que tu découvriras qui tu es. »

Perplexe, le garçon sortit de la salle et alla voir son père.

« Papa, c'est quoi un Homme ? »

Le père le toisa, surpris, puis lui dit d'un ton pénétrant :

« Un homme, c'est celui qui ne recule devant rien, qui sait traverser la rue pour trouver du travail et nourrir sa famille. Il a un portefeuille plein, des opinions politiques, un beau costume, une belle voiture ; ses enfants ont des jouets, et sa femme toutes les robes qu'elle veut. Tout en sachant aussi que tout ça ne sert à rien. »

Alors Arthur qui comprenait de moins en moins ce qu'était un Homme, alla retrouver sa mère :

« Maman, c'est quoi un Homme ? Papa dit que c'est celui qui a un portefeuille plein, un beau costume, des enfants avec plein de jouets et une femme avec beaucoup de robes. »

Surprise elle aussi par cette question, mais surtout par la réponse de son époux, la mère dévisagea son fils pendant qu'il lui parlait, et lui rétorqua :

« Ton père dit des bêtises. Il n'y a pas un Homme, mais *des* hommes. Tu comprendras ça en grandissant. »

Les années avaient passé, et Arthur était au collège.

Il avait beau avoir grandi, il ignorait toujours ce qu'était un Homme, et donc qui il était. Ce n'était pas faute de persévérance, mais les interrogations venaient toujours si nombreuses, et les réponses si rares ou si peu convaincantes qu'il n'était pas parvenu à trouver de quoi satisfaire sa quête d'identité.

Et puis, un jour, peu de temps après que sa mère eut quitté son père, son grand-père mourut. Cet événement le bouleversa. Le vieil homme qu'il aimait tant - ses habitudes, sa voix éraillée, ses histoires - avait disparu du jour au lendemain. Son fauteuil était vide. Il n'avait même pas pu lui dire adieu. Est-ce qu'entre eux tout était fini ?

Cette première confrontation à la mort le laissa perdu dans les méandres de sa pensée emplis de mystères.

De nouvelles grandes questions lui venaient : Quel est le but de la vie ? Pourquoi être né si c'est pour disparaître ? La mort nous est-elle vraiment la fin de tout ? Qui suis-je donc, finalement, sinon un corps voué au trépas ?

Passé le deuil, Arthur voulut comprendre mieux ce qu'était la mort, dans sa nature, ses effets. « C'est quand l'âme quitte le corps et rejoint Dieu. », lui dit sa grand-mère ; « C'est la fin de toute chose », lui répondit son père ; « C'est comme dormir, pendant longtemps », ajouta sa mère ; « Je n'en sais rien, fous-moi la paix avec tes questions ! », fit son cousin.

Arthur, dépassé, prit soudain conscience que lui aussi pouvait disparaître, que sa propre fin l'attendait, un jour ou l'autre, au terme de sa vie.

Qui était-il donc, lui qui allait mourir ?

Plus tard, au lycée, en discutant avec les professeurs et ses camarades, Arthur découvrit que d'autres s'interrogeaient comme lui. On se posait même des questions vertigineuses ! Sur l'éternité de la mort, la petitesse de l'existence par rapport à l'univers, l'oubli du passé aux yeux de l'Histoire. D'autres en revanche se cantonnaient à des demandes bien plus pragmatiques, concernant les moyens de réussir dans la société et d'y trouver sa place, leur obligation d'aller au lycée, d'apprendre, de se soumettre aux lois...

Ces discussions, et le fait d'être en communauté, ne faisaient que renforcer ses questionnements, particulièrement ceux sur sa personne.

Qui était-il pour les autres ? Un ami ? Un corps parlant, ou même rien ? Puisqu'il n'avait pu trouver lui-même qui il était, peut-être la réponse viendrait-elle des autres ?...

Et le voilà, maintenant, bien loin de ces premières interrogations, mais toujours confronté à d'autres, face à une feuille obstinément blanche : on lui demandait d'écrire un texte, pour un concours de philosophie. L'intitulé : « Tous philosophes ? »

Mais la philosophie, qu'est-ce donc ? Il ne savait pas trop. Une discipline omniprésente, mais floue, inconnue, imprécise. Des questions, encore des questions ! C'est apparemment tout ce qu'il savait faire, se poser des questions ! Il n'était pas philosophe, loin de là, même !... Les philosophes étaient des gens bien différents. Vieux ou morts, barbus et en toge, avec une pensée à part, qui réfléchissaient sur le monde et apportaient des réponses.

Il lui fallait comprendre leur pensée ! Comment tous ces philosophes en étaient-ils précisément venus à réfléchir au monde, et sur le monde ? Comment avaient-ils développé ce regard clairvoyant sur la vie, les choses, qui leur était propre et si particulier ?

« En s'étonnant », lui disait-on en cours, et, pour commencer, sur le sens des mots, même les plus simples, que tout le monde croit connaître, sans jamais les avoir interrogés.

En s'étonnant, et donc, par extension, en s'interrogeant.

En se posant des questions...

Saisissant son stylo, sans les formuler, il déroulait dans son esprit toutes les interrogations de son existence, toutes ses méditations. Mais bien vite, ses yeux s'arrêtèrent sur l'énoncé du sujet : « Tous philosophes ? ».

Tous philosophes... Arthur ne put s'empêcher de laisser s'échapper un grand soupir de découragement.

Alors, comme une illumination, la voix de son grand-père revint en un écho à ses oreilles. Puis celle de son père, de sa mère, et de tous ces gens qu'il n'avait eu de cesse de harceler de questions au cours de sa vie. Et tous avaient apporté des réponses différentes. S'il en était ainsi, alors Arthur, grâce aux autres, n'avait-il pas déjà philosophé ?... D'ailleurs, les autres, grâce à lui forcés de s'interroger, ne l'avaient-ils pas fait aussi ?

Sans plus d'hésitation, Arthur commença son devoir...